

LE COUP DE CŒUR DE L'ÉQUIPE ÉDUCATIVE

Décembre 2024

La place La-Rochefoucauld, du foirail à la place Saint-Martin

Quel Angevin ne connaît la **foire Saint-Martin** qu'il fréquente sans aucun doute depuis sa plus tendre enfance ? Ce moment magique pour essayer tous les manèges, éprouver des sensations fortes dans de vertigineuses attractions, déguster bonbons et chichis jusqu'à l'épuisement de son petit budget... Mais qui se rappelle encore que la foire Saint-Martin commémore un saint ou que la place de La-Rochefoucauld n'existait même pas avant le XIX^e siècle ?

Une longue histoire

Deux fêtes pour un saint

La **saint Martin** commémore d'abord Martinus, soldat romain, né dans l'actuelle Hongrie au IV^e siècle. Un épisode de sa vie est généralement connu : il partage son manteau militaire avec un pauvre mendiant, juste avant sa conversion au christianisme. Dès lors, il évangélise la Gaule, en particulier autour de la Loire. Il devient d'ailleurs l'évêque de Tours, mais son culte se répand partout en Europe et, surtout en Gaule, où il devient le saint protecteur des dynasties mérovingiennes et carolingiennes. Plus de 4 000 églises portent encore actuellement son nom en France. Aussi, deux fêtes lui sont-elles traditionnellement consacrées : le 4 juillet, la saint Martin d'été ou saint Martin le Bouillant, jour de sa consécration épiscopale et la saint Martin d'hiver, le 11 novembre, date de ses funérailles.

Une foire

Cette date est également associée aux transactions commerciales. De fait, dès le Moyen Âge, foires et marchés se tiennent au moment de la fête d'un saint patron. Ces événements sont en effet tout à fait nécessaires pour les échanges commerciaux. En Anjou, on connaît ainsi trois grandes fêtes ancêtres de celle d'aujourd'hui au XII^e siècle : la nativité de la Vierge, le 8 septembre pendant l'Angevine ; la fête de saint Nicolas le 6 décembre ; et le Lendit, le 1^{er} février, un dérivé d'un mot désignant une assemblée, une réunion.

Ces foires prospèrent, mais sont parfois stoppées par les événements historiques, comme les guerres et souvent déplacées dans des lieux plus commodes, comme lors de la restauration des halles à Angers au XIV^e siècle.

C'est en **1647** que le Parlement ratifie à Paris la création de deux foires à Angers, la Fête-Dieu en juin et **la foire Saint-Martin qui a lieu pour la première fois, le 27 septembre 1647**. Cette concession faite par le jeune roi Louis XIV et sa mère, Anne d'Autriche, régente du royaume, assistée du cardinal Mazarin. Il est accordé à la ville d'Angers la tenue d'une foire le lendemain de la fête Saint-Martin d'hiver pour huit jours consécutifs. À cette époque, elle se tient aux halles et alentours pour un commerce qui couvre les besoins ordinaires (toile, droguerie, épicerie, poêlerie, quincaillerie) et propose aussi des produits plus luxueux (orfèvrerie et soierie). Le marché aux bestiaux, très important, est installé entre le faubourg Saint-Michel et le faubourg Bressigny. Un règlement est mis en place dès les débuts pour réguler les échanges et fixer les tarifs ou les taxes. Or, la foire connaît dès l'origine deux fonctions : le commerce et aussi le divertissement. Des forains offrent des attractions qui ne cesseront de se diversifier et de se multiplier au fil du temps.

Gustave Bayol fonde ainsi en 1887 sa « Société angevine des industries foraines ». Il crée jusqu'en 1914 des manèges extravagants et très appréciés pour la foire de la Saint-Martin. Celle-ci devient de plus en plus une fête pour se divertir et s'installe finalement en 1964 sur la place de La-Rochefoucauld-Liancourt. On peut considérer que ce sont les foires-expositions qui prennent le relais commercial, des grandes expositions quinquennales agricoles, industrielles et artistiques déjà organisées de 1835 à 1906. À partir de 1924, la foire-exposition, décidée par les autorités municipales et commerciales, a pour mission de faire connaître l'économie angevine et ses produits. Désormais, la foire Saint-Martin devient synonyme de fête foraine.

Un lieu tiré de la rivière !

Si la ville d'Angers s'est installée au cœur d'un riche réseau hydrographique constitué en amont de la Mayenne et de la Sarthe et en aval de la Maine et de la Loire, ses habitants se sont habitués à ses fréquentes inondations, dont on trouve trace dans les documents historiques dès le XII^e siècle. De nombreuses zones sont inondables et rien n'est construit trop près de l'eau pendant longtemps. D'ailleurs, le lit de la rivière évolue au fil du temps et crée plusieurs bras. On attend même le XIX^e siècle pour bâtir les quais.

En 1856, a lieu une inondation catastrophique qui incite à l'aménagement de la rivière : assainissement et exhaussement des bas quartiers, comblement des prairies inondables, équipement des quais... C'est dans ce contexte que la boire Saint-Jean, un des bras de la rivière qui borde l'Hôpital Saint-Jean, est remblayée pour créer une esplanade de terre plantée de platanes et propice aux manifestations importantes, comme la foire Saint-Martin. C'est l'actuelle place La-Rochefoucauld-Liancourt. Elle n'est pas limitée à l'emplacement actuel, mais s'étend encore entre l'avenue des Arts-et-métiers, la rue du Godet et le boulevard Arago. Outre les platanes qui la bordent, on ajoute un abreuvoir en granit destiné aux foires à bestiaux, deux petits chalets de bois et un square à musique réclamé par les habitants de la Doutre, jaloux de celui du jardin du Mail. D'abord réalisé en bois et utilisé par la fanfare de la Doutre, il est reconstruit en 1893 en bois et en zinc ornementé d'une balustrade en bois et de lambrequins artistiquement découpés. On y installe même le gaz. Malheureusement, le kiosque est rapidement vandalisé et constamment réparé jusqu'à disparition en 1924 lors de la

construction des ateliers de l'école des Arts-et-Métiers. La place prend alors l'aspect qu'on lui connaît actuellement. **Sa destination première n'est cependant pas le divertissement, comme en témoigne notre document, une photographie du champ de foire au XIX^e siècle.**



Un témoignage socio-culturel : le marché aux bestiaux, place La-Rochefoucauld

Une photographie d'amateur ?

Réalisée à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e, cette photographie : « **Le champ de foire, place La Rochefoucauld** », ainsi qu'elle est répertoriée aux Archives, se caractérise d'abord par son extrême maladresse de composition : au premier plan, un grand vide envahit l'image. Un sol en terre battue, sans aucun intérêt pour le destinataire. D'ordinaire, les représentations des marchés aux bestiaux, qu'elles soient picturales ou photographiques, se distinguent par la foule et la confusion. Tout l'espace est alors envahi par les marchands, souvent des paysans encore en tenue régionale - du moins pour les femmes- par les bêtes proposées à l'achat, par les charrettes remplies de foin... La photographie capte tant le pittoresque de la scène que l'animation des échanges.

Au contraire, un net déséquilibre se voit ici dans les proportions des zones représentées. Au centre se tient le sujet visé par le photographe amateur, un tout petit groupe de paysans et deux spécimens de veaux proposés à la vente. Enfin, à l'arrière-plan, un décor attendu pour ce thème, des charrettes et leur attelage de robustes chevaux où l'on distingue quelques participants au marché. La scène se déroule devant les maisons du quartier Saint-Jean. On aperçoit aussi le clocher de l'abbaye du Ronceray, site incontournable de la Doutre. On note donc une certaine maladresse à organiser la scène.

Une scène de genre

Créée au début du XIX^e siècle, la **photographie** évolue très rapidement grâce aux progrès technologiques. Elle devient accessible et s'ouvre même sur une nouvelle activité professionnelle, le photographe. Des amateurs, s'emparent eux-aussi de cet art nouveau. De même, les autorités prennent conscience des possibilités offertes par cette technologie et commanditent des missions photographiques pour fixer leur époque en images : archaïsmes des vieux quartiers dont la politique urbanistique de la fin du XIX^e siècle va organiser la démolition pour moderniser les villes ou témoignages des modes de vie anciens que le progrès va faire disparaître. Certains photographes utilisent encore cette capacité à reproduire le réel pour dénoncer la misère des plus malheureux dans les rues ou critiquer le bellicisme des gouvernants en photographiant des champs de bataille couverts de cadavres. Ils transforment ainsi la photographie en un art engagé en devenant les premiers photoreporters. Mais, au-delà de cette reproduction du réel, la photographie cherche assez longtemps son inspiration et tend d'abord à imiter la peinture. Elle s'empare ainsi des portraits, des natures mortes, des paysages. Mais, elle s'ouvre aussi aux scènes de genres, qui mettent en avant des épisodes anecdotiques ou familiers et vise le pittoresque du quotidien. Elle s'intéresse ainsi à la vie banale, simple, populaire, loin des grandes ambitions esthétiques. Prise sur le vif, la scène photographiée met l'accent non sur un héros, mais plutôt sur l'activité des sujets photographiés, qui restent anonymes la plupart du temps.



Ainsi notre photographie s'intéresse-t-elle à une classe sociale, bien éloignée de cet art si nouveau, les paysans, et à un mode commercial ancestral, la vente des bestiaux.

Une scène déjà quasi folklorique pour les citadins, même si les marchés restent encore à l'époque tout à fait nécessaires dans les échanges économiques. Aussi y voit-on les éléments caractéristiques de la « scène de marché » : des vendeurs pittoresques et leurs produits. Leurs habits sont typiques : pour l'homme, pantalon et veste sombres, sans doute de couleur noire, réservés à la ville, chapeau, chaussures de cuir confortables. On ne distingue ni la chemise, souvent blanche, ni le tour de cou, foulard ou cravate. Pour les femmes, un habit pratique, corsage sombre, longue jupe protégée par un tablier, mais surtout coiffe traditionnelle de la paysanne de l'Anjou. Les deux bêtes à vendre sont assez jeunes si l'on considère leur taille et sont peut-être choisies pour leur aspect mignon et attendrissant. L'emplacement du groupe fait penser à une mise en scène par son isolement, la disposition des deux groupes de manière à les voir avec précision, la posture de l'homme fixant l'objectif, la conversation apparente entre les deux paysannes et leur indifférence, comme si elles jouaient un rôle. La présence de la bouse ajoute aussi une petite touche « d'histoire vraie » ...

Ainsi, la foire Saint-Martin est-elle née d'une longue tradition. De la foire médiévale au foirail du XIX^e siècle, elle ne garde plus que l'animation, la joie, le partage familial ou amical, le divertissement. À ce titre, elle participe encore au bonheur de se retrouver ensemble.